



BUILDINGS EXTENSION - Sylvie Macias Diaz
© Photo Philippe De Gobert

Simulacres et archétypes

Accueillie par l'ISELP pour une exposition personnelle, la plasticienne Sylvie Macias Diaz (°1968, Verviers) livre *Buildings extension*, une proposition inédite qui investit et redéfinit les deux niveaux expositionnels en espaces physiques et psychiques, *a priori* distincts mais indissociables. Une volonté de structuration du chaos articulée autour du plein et du vide respectivement matérialisés par des projets d'architecture utopique et des dessins qui sondent l'inconscient collectif par le biais de figures archétypales issues des contes populaires. Une vision plastique pertinente, critique et existentielle.

Cinq-cents cageots assemblés constituent le cœur du dispositif : une maquette de logements multiples à extensions, un fragment de cité imaginaire. Si le module cageot demeure le vocabulaire de base de la plasticienne, le langage se voit renouvelé par la volonté expansive de cette création, doublement *in situ* puisque générée par la configuration même du lieu (grande superficie et vue panoramique depuis la passerelle) et par sa situation réelle dans la ville, Boulevard de Waterloo. Dans la logique du déploiement des cités autour des principaux axes de circulation, la typologie de l'habitat individuel suburbain de *Villa Pedreña* ou *Villa Pilotis* cède ici la place au lotissement collectif citadin. Le parallèle avec l'architecture moderniste est tentant. Mais est-il pertinent ? Alors que les œuvres précitées renvoient explicitement aux villas corbuséennes (purisme et pilotis) destinées aux classes aisées, le lotissement de *Buildings extension* pourrait être une variante des unités d'habitation du même architecte, composées de cellules de logis différenciées et dotées d'une piscine et autres prolongements. Toutefois, le bois n'est pas le matériau de prédilection de l'architecture moderniste, fonctionnelle et non organique, contrairement à cet ensemble biomorphique dont les modules se déploient dans l'espace pour se l'approprier. Dans cette maquette, et toutes les précédentes, l'épure formelle ne répond guère à une quelconque fonction. Il ne s'agit pas plus d'architecture fonctionnelle que d'architecture tout court. Le travail de Sylvie Macias Diaz ne peut être envisagé via un prisme strictement architectural pour la simple et bonne raison qu'elle n'est pas architecte mais plasticienne. Les plans sont là pour en attester : dénués de tout souci de réalisme, ils interviennent paradoxalement après le travail de construction des maquettes basé sur une manipulation physique des modules. Et enfin, le programme, dans lequel on peut lire «*Ce complexe contient une piscine collective, des garages individuels, des emplacements de parking*» ou «*Des panneaux coulissants peuvent servir à diviser l'espace. Les vitres autofermantes protègent du soleil. Les surfaces peuvent être divisées en séjour-salle à manger, une cuisine, la chambre principale et aller jusqu'à 5 chambres à coucher, terrasses et jardin*». Hormis la piscine, rien de tel n'est visible sur la maquette ou les

plans, puisqu'ils ne sont pas destinés (du moins pas en l'état) à être projetés dans le réel : ils SONT des projections du réel, recyclé par l'imaginaire de la plasticienne. Dressés a posteriori, les plans ouvrent la porte de l'imaginaire et offrent un espace de liberté au potentiel utilisateur, acteur invité à adapter mentalement le projet et à le faire évoluer selon ses besoins. Ce dessin d'une architecture maîtrisée par l'utilisateur évoque le concept d'autoplanification développé par l'architecte et artiste Yona Friedman¹. Les convergences entre leurs approches respectives sont nombreuses. Leur aspiration à une architecture socialement et écologiquement responsable les pousse à proposer des alternatives aux problématiques de l'habitat par des études d'espace basées sur les structures comme modes d'action sur l'environnement. Réduit à ses composants minimums (lien sol-plafond), le type d'habitat qu'ils proposent favorise la mobilité et la liberté individuelle. Projets poétiques ou utopies réalisables, leurs créations attestent d'un état d'esprit commun que l'on pourrait qualifier d'antiarchitecture.

Comme un LEGO

A l'aune de l'actuelle crise financière et économique mondiale, le recours au cageot est plus pertinent que jamais : transporteur de nos biens de consommation, il symbolise tout à la fois un système qui nous montre ses limites et les alternatives possibles, d'ordre éthique, comme le recyclage ou le développement durable. En chacune des œuvres de Sylvie Macias Diaz surgit un élément perturbateur, générateur d'un basculement du sens. Dans la maquette de *Buildings extension*, il prend la forme d'un petit palmier en plastique, signe d'un ailleurs ensoleillé et exotique, mais aussi porteur d'une potentielle et funeste menace de guerre, d'acte terroriste ou de catastrophe naturelle due à un dérèglement climatique. Trouble et angoisse s'immiscent. Par l'intervention de ce petit jouet, le sens opère une volte-face des conventions propres aux productions architecturales contemporaines à l'élémentarisme et la radicalité des «architectures premières», à l'essence même du volume bâti : le besoin vital de s'abriter et d'occuper un territoire. On songe aux architectures vernaculaires², à l'alter architecture³, aux habitats primitifs et nomades. Le cageot comme moyen de protection et de structuration du chaos. Mais toute interprétation se désagrège une fois énoncée. Quid d'une architecture d'urgence avec piscine et garages ? Quid d'un abri aussi éphémère et fragile ? Quid du recyclage, alors que les cageots désormais utilisés ne sont plus de vrais cageots recyclés, mais sont fabriqués sur mesure ? Ce dernier point nous mène encore à l'avant-garde

¹ La démarche de Yona Friedman se singularise par une mise en doute radicale du rôle de l'architecte. Facilitateur d'imprévisible, le concept d'autoplanification dessaisit l'architecte de son pouvoir décisionnel pour le confier aux utilisateurs. Le concept d'architecture mobile qu'il propose concilie production de masse et habitat personnalisé. Appliqué à l'échelle de la ville, la notion d'architecture mobile engendre celui de ville spatiale. Il s'agit de permettre aux citoyens d'organiser la ville librement, de fabriquer des habitations dont la modification, le déplacement ou la destruction n'entraînent que des coûts modestes en raison de la mobilité et de leur possible réutilisation. Sa réflexion sur la ville continent donne un nouveau développement à la ville spatiale.

² L'architecture vernaculaire est un type de construction indigène, propre à une époque spécifique ou un endroit précis (et non pas importé ou copié d'ailleurs). Réalisée en autoconstruction (sans maître d'œuvre ni architecte), elle recourt aux ressources disponibles localement pour répondre aux besoins locaux avec une méthode locale.

³ Par analogie avec la pensée alter mondialiste, dont elle partage les valeurs, l'alter architecture rassemble une diversité de démarches constructives alternatives à la standardisation du «prêt-à-habiter» : respect de l'environnement, économie de moyens et recyclage, utilisation de matériaux naturels et non polluants, retour à la simplicité et à l'authenticité des matériaux et des techniques traditionnels...

moderniste (avec ses expérimentations de constructions préfabriquées sur base de modules sériels), avant de nous évoquer à nouveau Yona Friedman et son concept d'architecture mobile, fondée sur la fabrication industrielle d'éléments ordonnables à volonté par l'habitant lui-même. Dense, le travail de Sylvie Macias Diaz ne se laisse pas aisément circonscrire. «*Dans les cageots, le plein égale le vide, le vide égale le plein*» affirme la plasticienne. Un art contradictoire et tautologique. Ou encore «*C'est comme un Lego*». L'air de ne pas y toucher... Ce qui semble anecdotique est loin d'être anodin : le jeu est un pivot essentiel de l'œuvre. Moins comme une source d'amusement (quoi que...) que comme un invariant universel, un élément fondamental de la condition humaine. Le jeu, comme espace de liberté générateur d'imprévisible, comme représentation fictive du monde en une stylisation extrême de la réalité grâce au pouvoir de l'imaginaire. Ambivalents, situés dans une zone d'oscillation entre fiction et réalité, les plans et maquettes n'ont que l'apparence de ce qu'ils prétendent être : ils sont des archétypes d'architecture, des préformes vides structurantes, comme les figures décalquées de la série *Femmes d'intérieur* sont des archétypes féminins. Un art de la feinte, de l'artifice et du simulacre, cette «vérité qui cache le fait qu'il n'y en a aucune», comme le décrit Jean Baudrillard. Quant au jeu, on peut lui appliquer la définition que Kant a donné de l'art : «Une finalité sans fin».

La part d'ombre

Dans le deuxième volet de l'exposition, nous passons du macro au micro, du plein au vide, nous pénétrons dans un cabanon, transposition du module cageot, pour explorer ce qui se trame dans les interstices. Nous glissons du physique au psychique, par le biais de dessins d'emblée identifiables comme relatifs au conte, cette forme de récit archétypal et initiatique qui exprime les processus psychiques de l'inconscient collectif, tel que défini par Jung. Si les modules visent à organiser le chaos extérieur, les figures archétypales du conte sont des structures nécessaires à la construction de la psyché, à l'instar du jeu et, malgré le passage du *Comme si...* au *Il était une fois...*, nous demeurons dans le simulacre, le conte se présentant de fait comme faux. Au lieu du bonheur idéal promis par l'ordonnancement du lotissement, nous découvrons un univers psychique aux profondeurs obscures. La joliesse du trait et l'allure enfantine des dessins n'atténuent pas l'inquiétante noirceur de cet univers fantasmatique tumultueux révélé par des images symboliques. C'est le manque et l'angoisse, la violence et la mort qui se tapissent dans les interstices : des tentatives de suicide d'apparence ludique, au Chaperon rouge dans la gueule d'un loup prédateur (symbole de l'éveil individuel et exutoire à l'angoisse générée par le passage à la puberté), en passant par une femme lycanthrope, dominatrice et bestiale, prête à vampiriser son prince... Autant de figures, toutes féminines (souvent dotées d'une chevelure extrêmement longue et ondoyante, symbole d'intimité et de pudeur, de séduction et de sexualité) qui, via ces métamorphoses, parcourent un chemin de transformation et expérimentent leur part d'ombre nécessaire à la réalisation de leur totalité psychique, pour rester dans la pensée jungienne. C'est sur un motif aux méandres labyrinthiques que s'ouvre le diaporama, une structure mentale complexe, source d'introspection. Y trouverons-nous le fil d'Ariane ou s'agit-il d'un dédale inextricable et sans issue ?

Sandra Caltagirone.

L'Art Même, n°42, février 2009

BUILDINGS EXTENSION DE SYLVIE MACIAS DIAZ

Institut supérieur pour l'étude du langage plastique

Boulevard de Waterloo 31

1000 Bruxelles

T +32 (0) 2 504 80 70

www.iselp.be

Du 13 février au 19 avril 2009